**Zeitschrift:** Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

**Herausgeber:** Schweizerische Asiengesellschaft

**Band:** 8 (1954)

**Heft:** 1-4

**Artikel:** Panorama linguistique de l'Iran

**Autor:** Redard, G.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-145553

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# PANORAMA LINGUISTIQUE DE L'IRAN

PAR G. REDARD

UNIVERSITÉS DE BERNE ET DE NEUCHÂTEL

Les langues iraniennes sont attestées, sur une aire immense, par des documents rédigés en une trentaine d'écritures différentes et qui s'échelonnent sur quelque 2700 ans. Répondant à l'amicale invite de notre collègue, M. E. H. de Tscharner, nous tenterons d'en dresser ici le tableau à l'intention d'un public non spécialisé, mais curieux de pays que la technique et l'actualité ne cessent de lui rendre plus familiers.

A l'intérieur de la vaste famille des langues dites indo-européennes, l'iranien est avec l'indien en rapport si étroit qu'on a pu les réunir sous la dénomination d'indo-iranien. Cette communauté trouve d'ailleurs appui dans l'histoire. Les archives des rois hittites de Boghazköy (à 150 km à l'est d'Ankara) ont gardé trace du passage de ces tribus qui, parties sans doute des plaines de la Russie méridionale et suivant un itinéraire dont le détail nous échappe, devaient atteindre leur habitat historique : les hauts plateaux de l'Iran ou, à l'extrême sud, cette terre qui est, de temps immémorial, la terre des prestiges, l'Inde. La langue alors se différencie, mais, par delà les développements propres à chaque branche, l'accord reste si large et si exclusif qu'il suffirait à lui seul à prouver l'identité d'origine. Les représentations juridiques et religieuses la manifestent avec la même évidence. De plus Iraniens et Indiens se donnent le même nom d'Aryens : Darius affirme qu'il est *ariya ariyatchiça* «aryen de famille aryenne» et *âr(i)yas* désigne, en indien, le peuple dont la langue est le sanscrit. Le mot, dont l'étymologie n'est pas assurée («noble, de pure lignée» ?), survit dans l'appellation moderne d'*Iran* qui continue, à travers le moyen-iranien *êrân*, le génitif pluriel vieux-perse *âryânâm* «(pays) des Aryens».

L'évolution de l'iranien a été beaucoup plus rapide que celle de l'indien. A l'aube de ce qui est pour nous l'histoire, le souvenir de l'an-

tique fraternité est depuis longtemps déjà aboli. Et tandis que le monde indien offre une image remarquablement unitaire de langue et de culture, on constate dès le principe en Iran des foyers distincts. C'est qu'en dépit de tous les obstacles que la nature y a rassemblés, l'Iran n'a cessé d'être, pour son malheur et pour sa gloire, un lieu de transit. Parcouru d'est en ouest et d'ouest en est par les grandes invasions, par les caravanes trafiquant entre les pays de l'Orient méditerranéen et ceux d'Asie centrale et d'Extrême-Orient, il a été le trait d'union entre la Mésopotamie et le monde indo-gangétique, entre la mer et la steppe. Lieu de confluence aussi, carrefour de civilisations : comme l'a noté René Grousset, de la Chine des Ming à la Venise du XVI^e siècle, en passant par Byzance et l'Inde moghole, la plupart des grandes écoles de peinture se retrouvent aux murailles d'Isfahan. Histoire donc qui est toute de morcellements, de rencontres, de ruptures et de réfections, dont le cours a très fortement influé sur le développement linguistique.

A la complexité née d'une telle imbrication, s'ajoute l'expansion de l'Iran hors de son cadre historique. En 1935, Rezâ Châh, fondateur de la dynastie pahlavi, décida que son empire s'appellerait Iran, et non plus Perse ; ce dernier nom ne s'applique en effet proprement qu'à la province de Chirâz – en persan le *Fârs*, la *Persis* des Grecs qui transmirent à l'Occident l'usage de cette dénomination. Mais pour le linguiste et l'historien, l'Iran est plus vaste encore. Par les collines du Baloutchistan, à travers les passes du massif afghan qu'ils ont parfois aussi contourné, les Iraniens ont pris pied, au cours de leur tumultueuse histoire, dans la plaine de l'Indus et se sont même étendus jusqu'au bassin du Gange. Par delà le Khorassan et l'Amou-darya (l'Oxus des Anciens), ils ont atteint le pays de Boukhara et de Samarcande ; ils ont laissé de leurs traces plus à l'est encore, en plein désert de Gobi, dans le Turkestan chinois ...

Sur l'état linguistique le plus ancien, nos données sont fragmentaires et isolées. Deux langues seules sont bien connues. Le vieux-perse d'abord, dialecte du Fârs, grâce aux souverains achéménides, de Cyrus le

Grand, vassal révolté des Mèdes (521–486), à Artaxerxès III (359–338), qui firent graver dans la pierre ou l'or les hauts faits de leurs règnes. Les plus importantes de ces inscriptions ont été trouvées à Bîsoutoûn (au nord-est de Kermânchâh), à Elvend près d'Hamadan, à Persépolis et, tout près, Naqch-e Rostam, à Suse (charte de fondation du palais) et à Suez. Elles sont généralement rédigées en trois langues : *vieux-perse*, langue des maîtres, *élamite*, langue du pays de Suse, et *babylonien*, la vieille langue sémitique du Proche-Orient. On en doit le déchiffrement à Grotefend, à Rask, Saint-Martin, Lassen et Burnouf qui, dans la première moitié du XIX^e^ siècle, inaugurèrent ainsi, du même coup, l'exploration des littératures mésopotamiennes.

Second témoin de l'iranien ancien, la langue de l'Avesta, recueil des enseignements de la religion mazdéenne et de la prédication de Zoroastre (Zarathouchtra). On y distingue les *Gâthâ*, « chants » versifiés, très archaïques, qui émanent du prophète lui-même, et un corpus disparate, composé notamment des *Yasna*, formules de prières et liturgies, des *Yacht*, hymnes du culte, et du *Vidêvdât* – longtemps appelé *Vendîdâd* par fausse interprétation de la scription –, rituel de pureté, littéralement « loi *(dât)* contre *(vi-)* les démons *(dêv-)* ». Aucune de ces parties n'est complète ni homogène. Pendant des siècles la religion mazdéenne a été pratiquée sans livres, enseignée par voie exclusivement orale selon l'usage de toutes les religions anciennes. La rédaction résulte d'un acte politique d'Ardachir qui, éliminant en 224 de notre ère le dernier souverain de la dynastie des Parthes Arsacides, fonda la dynastie des Sassanides et restaura le mazdéisme comme religion d'Etat, en réaction contre les tendances syncrétistes des monarques philhellènes qui l'avaient précédé. Le texte fut fixé à l'aide d'un alphabet *ad hoc* et, d'autre part, traduit et commenté dans la langue d'alors, le pahlavi. Cette traduction commentée est le *zand* (*zend*), nom qu'on a parfois abusivement appliqué à l'avestique lui-même. Le zand, conservé en partie, montre que le corpus était alors beaucoup plus étendu que celui qui nous est parvenu. De fait plus de la moitié de l'Avesta sassanide a disparu avec l'Iran

mazdéen, lors de l'invasion arabe qui entraîna la conversion forcée de tout le pays à l'islam. La tradition ne survécut qu'en de petits foyers de résistance en Iran même, et surtout dans le nord-ouest de l'Inde où les Parsis émigrés l'ont conservé jusqu'à nos jours. C'est chez eux qu'Anquetil Duperron trouva les textes sacrés qu'il révéla en 1771 à l'Europe, donnant ainsi le branle à ce qu'on nommera la *Renaissance orientale*, d'après le titre choisi par Edgar Quinet pour l'un des chapitres essentiels de son *Génie des religions*.

On imagine les difficultés qu'opposent à l'interprétation un texte aussi composite, aussi lacunaire, et, à travers lui, une religion sur laquelle nous ne possédons que le témoignage de ses adeptes. De plus il est impossible de situer l'avestique avec précision dans l'espace et dans le temps ; tout au plus peut-on le considérer comme un dialecte oriental et admettre que Zoroastre a vécu entre le X^e^ et le VIII^e^ siècle avant notre ère. Ce qui est net, ce sont les différences qu'on observe entre le vieux-perse et l'avestique, si tranchées qu'elles servent encore de critères pour distinguer les dialectes modernes.

Les autres langues de l'Iran ancien ne nous sont connues que par d'infimes débris. De celle des Mèdes – qui fondèrent au VII^e^ siècle avant J.-C., autour d'Ecbatane (l'actuelle Hamadan), le premier empire iranien –, nous ne possédons que quelques mots, noms propres surtout, transcrits dans les textes grecs ou perses. Ainsi Hérodote nous apprend (I, 100) que «les Mèdes appellent la chienne *spaka*». Or le pahlavi *sak* et le persan moderne *sag* «chien» remontent à une forme vieux-perse **saka*. On gagne à cette confrontation, basée sur une série d'exemples de même nature, l'équivalence mède (et d'autres dialectes iraniens, notamment l'avestique) *-sp-* : perse *-s-*, qui permet de déceler dans les textes achéménides plusieurs emprunts mèdes. Par exemple, à côté du nom proprement perse du cheval *asa-*, dans *asabâra-* «cavalier» (devenu en néopersan *suvâr*), le vieux-perse offre aussi *aspa-*, mot d'emprunt qu'imposa sans doute la célébrité des haras de la Médie et que continue le persan *asp* de même sens.

Sur la langue des Scythes ou *Saka*, nos données sont plus misérables encore, exclusivement toponymiques et onomastiques, dues en premier lieu à l'inestimable témoignage d'Hérodote qui a visité une partie au moins de leur territoire. Langue certainement importante, que des nomades portèrent, dès le IX^e^ siècle avant notre ère, jusqu'aux steppes de la Russie méridionale où la civilisation scythe s'est brillamment développée. Notre ignorance n'est peut-être pas définitive ; si les Scythes ont utilisé l'écriture, on peut espérer en voir un jour surgir des textes sous la pioche des archéologues soviétiques qui, depuis 1945, explorent de façon systématique les régions du Dniepr, du Boug, du Dniester, du Don, du Kouban, et Néapolis, l'antique capitale de Crimée.

L'effondrement des Achéménides sous les attaques d'Alexandre et l'avènement de la dynastie des Arsacides, en 250 avant J.-C., marquent les débuts du moyen-iranien. Cette fois nous sommes moins courts de renseignements, grâce surtout à la bonne fortune de l'Anglais Aurel Stein, des Allemands Grünwedel et von Le Coq, et du Français Paul Pelliot qui ramenèrent d'Asie centrale (principalement de Tourfan), au début de ce siècle, des documents révélateurs de plusieurs langues jusqu'alors inconnues. Traversant à cheval le Turkestan russe, Pelliot parvint en 1908 à l'extrême ouest de la Chine, à Touen-Houang où, le 3 mars, il réussit à se faire ouvrir par le moine taoïste qui en avait la garde une grotte murée abritant quinze à vingt mille rouleaux manuscrits ; il en fit sur place, pendant plus d'un mois, l'inventaire et put déposer l'année suivante, au Louvre et à la Bibliothèque nationale de Paris, la plus précieuse collection de textes d'Asie centrale et de Chine qui soit encore parvenue en Europe.

Les variétés du moyen-iranien peuvent être réparties en deux groupes, occidental et oriental. Dans le premier figure la langue généralement appelée *pahlavi* (*pehlevi*) d'un nom qui est l'aboutissant régulier d'un dérivé du vieux-perse *parthava* «parthe». Langue de l'empire sassanide, largement attestée (nous avons parlé déjà du *zand*), elle comprend deux dialectes bien distincts : 1° le *parthe*, du nord-ouest, qui est le *pahlavi*

proprement dit *(pahlavîk)*, attesté dès le premier siècle avant notre ère par des légendes de monnaies, deux fragments de papyrus trouvés vers 1913 à Avromân, à l'ouest de Bagdad, rédigés en grec et en parthe, et peut-être d'abord par les ostraca, d'interprétation non encore assurée, découverts après la deuxième guerre mondiale par une mission russe à Nisa, proche d'Achkhabad, l'actuelle capitale de la République turcomane ; puis par les inscriptions des premiers rois sassanides (avec version en moyen-perse), enfin par l'abondante littérature manichéenne livrée par des textes de Tourfan des VIIIe et IXe siècles. 2° le *moyen-perse*, du sud-ouest, appelé aussi *pârsîk* (du vieux-perse *pârsa* «perse» dont il est l'héritier), connu par les inscriptions sassanides, des papyrus égyptiens du VIIe ou VIIIe siècle, des légendes de monnaies, de sceaux et d'intailles, par des fragments manichéens de Tourfan et de nombreux textes mazdéens de l'époque sassanide.

Si les limites régionales entre les deux dialectes demeurent incertaines, les oppositions n'en sont pas moins nettes. Celle, par exemple, qu'on observe entre avestique *z* et vieux-perse *d* se retrouve, identique, entre parthe *z* et perse *d* ; ainsi *zîrd* «cœur» (gâthique *zered-*) est l'équivalent parthe du perse et néopersan *dîl* – le groupe *-rd-* passe régulièrement à *-l-* dans le dialecte du sud-ouest.

Au groupe oriental appartiennent : 1° le *sogdien*, langue du pays de Boukhara et de Samarcande, qui servit de *lingua franca* à toute l'Asie centrale (elle est attestée jusqu'à la frontière du Tibet). Le plus ancien témoignage en sont quelques lettres sur étoffe et papier découvertes par Aurel Stein durant son expédition de 1906–1908 dans une tour de garde du *limes* chinois et qui remontent au Ier ou au IIe siècle de notre ère. Le Turkestan russe a livré des documents administratifs datés du début du VIIIe siècle, mais la plupart des textes qu'on possède appartiennent aux VIIIe et IXe siècles ; ceux qu'ont ramenés à Berlin les missions allemandes sont encore en grande partie inédits. On y a décelé trois dialectes qui correspondent à la nature du contenu : bouddhique, chrétien et manichéen. – 2° le *khotanais* ou *saka*, révélé comme le sog-

dien par les découvertes de Tourfan, parlé dans l'ancien royaume de Khotan, au sud-est de Kachgar (un dialecte du nord-est est attesté aussi, mais les documents, rares, sont d'interprétation fort difficile). Les textes, bouddhiques et autres, sont des VIIIe–Xe siècles et permettent de distinguer deux états de langue, l'un ancien, pourvu d'une riche flexion, l'autre plus récent, à flexion réduite et dont la phonétique apparaît très évoluée. – 3° le *chorasmien*, parlé à l'extrême nord du domaine iranien, connu seulement par les quelques phrases qu'en ont recueilli des historiens arabes, malheureusement estropiées par des copistes qui ne les comprenaient pas. Les fouilles entreprises par S.P.Tolstov dès 1937 dans la Chorasmie antique livreront peut-être, s'ils ont jamais existé, les textes qui nous manquent. – 4° Enfin trois misérables fragments manuscrits provenant d'Asie centrale et certaines légendes de monnaies, en caractères grecs, des rois indo-scythes (nord-ouest de l'Inde, IIe–IIIe siècles après J.-C.) attestent une autre variété encore de moyen-iranien, qui serait celle du Tokharestan et mériterait alors seule le nom de *tokharien* par lequel les comparatistes désignent abusivement une langue indépendante de l'iranien et parlée dans les royaumes de Koutcha et d'Agni.

Dès le milieu du VIIe siècle après J.-C., les Arabes sont maîtres de l'Iran. L'invasion a bouleversé les institutions, toute l'organisation politique et administrative; elle a précipité ou interrompu l'évolution linguistique, si bien qu'il est parfois très difficile de situer dans leur perspective historique les dialectes modernes dont nous allons brièvement énumérer les principaux. On peut distinguer trois groupes plus ou moins homogènes:

1° Le groupe du sud-ouest englobe les parlers des tribus Bakhtiârî, ceux du Luristan, du Fârs, du Larestan (y compris le *koumzârî* de la pointe septentrionale de l'Oman) et, qui y occupe la place d'honneur, le *fârsî* ou *persan*. Le plus ancien texte en est un fragment de lettre du début du VIIIe siècle, en caractères hébreux, trouvé en 1900 par Aurel Stein près de Khotan. Le persan a joué en Iran le rôle tenu chez nous

par le dialecte de l'Ile-de-France, celui d'une véritable *koinè* qui, submergeant peu à peu les autres dialectes moins favorisés, les a ravalés au rang de patois toujours plus menacés dans leur existence. Originaire du Fârs, il est mêlé d'éléments du nord-est et de l'est, et son vocabulaire actuel contient un très grand nombre d'emprunts arabes. Sa riche littérature est connue, illustrée d'abord par le *Châhnâmeh* ou «Livre des Rois», vaste épopée de quelque cinquante mille distiques, composée à la fin du X^e^ et au début du XI^e^ siècle par Abou'l-Qâsim, surnommé Firdousi (qui est l'ancien iranien *paridaiza* «enclos, jardin», emprunté par les Grecs sous la forme *parádeisos*, d'où le latin ecclésiastique *paradisus* et notre *paradis*). Par les Moghols, le persan a été introduit au moyen âge jusqu'en Inde; il est aujourd'hui la langue officielle de tout l'Empire iranien et est de plus parlé, sous des formes sensiblement différentes, en Afghanistan et dans la République soviétique des Tadjiks. Au groupe du sud-ouest, il faut joindre encore le *tâtî*, usité au nord de Recht, dans la région de Bakou où il a été apporté par colonisation militaire.

2° Le groupe du nord-ouest comprend les parlers caspiens du Talich, du Guilan et du Mazandéran, puis le *zâzâ* (région de Siverek, Kor, etc.) et le *gourânî* (région de Kandoula, Avromân, etc.), les parlers centraux de Téhéran, Isfahan, Hamadan, Naïn, Yazd, Samnân, du Biyâbânak dans le Dacht-é Kavîr, etc.; enfin deux langues qui se subdivisent à leur tour en plusieurs dialectes: le *kurde*, continuant peut-être l'ancien mède, parlé surtout en territoire turc et qui a été porté par les tribus jusqu'en Syrie et en Afghanistan; le *baloutchî*, doté d'une riche littérature (presque exclusivement orale), qui a été transplanté vers le X^e^ siècle de notre ère dans la région où il est actuellement en usage, c'est-à-dire du Séistan à la mer d'Oman, tant dans l'ancien Baloutchistan anglais que dans le Makrân persan. On y distingue deux, peut-être trois variétés dialectales.

3° Le groupe oriental n'a d'unité que géographique. On y range d'abord le *pachto* ou *afghan*, attesté dès le XVI^e^ siècle et promu au rang de langue nationale – à côté du persan – par un rescrit de Mohammad Zaher Châh daté du 4 novembre 1936; il est parlé par à peu près quatre

millions d'Afghans, principalement dans le sud et l'est du pays. Puis un certain nombre de parlers très archaïques, encore assez mal connus, qui survivent dans les vallées pamiriennes : *vakhî*, puis *sarîkolî*, *chougnî* et *yâzgoulâmî*, *ichkâchimî* et *sanglêtchî*, etc., tous irrémédiablement condamnés par l'expansion agressive du persan. Au nord-ouest du Pamir, subsiste encore le *yagnôbî*, qui tient comme les précédents son nom de l'étroite vallée où il est en usage, et représente l'ultime reste d'un parler sogdien. C'est à ce groupe qu'appartient aussi l'*ossète*, héritier des parlers scythes et sarmates, mais chassé fort loin de son aire primitive puisqu'il est aujourd'hui parlé dans le Caucase, sous deux formes : orientale ou *iron*, occidentale ou *digoron*. Son caractère conservateur, l'originalité de sa littérature (écrite maintenant à l'aide de l'alphabet russe) lui ont valu une place de choix dans les études iraniennes.

Enfin il faut mentionner à part les dialectes parlés au nord-est de l'Afghanistan, dans la province de l'Indou-kouch appelée *Nouristân* « le pays de la lumière » après avoir porté le nom de *Kafiristân* « le pays de la lumière » (dont R. Fazy a entretenu les lecteurs de cette revue en 1953, pages 1–25). Offrant des traits à la fois indiens et iraniens, ils représentent peut-être le dernier vestige d'un état indo-iranien non encore différencié et apporteraient ainsi une nouvelle preuve de la communauté initiale.

Cette nomenclature exigerait de nombreux commentaires et une illustration qui en rende sensible la réalité. Bornons-nous, faute de place, à souligner deux caractères qui, par leur constance, sont fondamentaux.

D'abord, tout au long de leur histoire, les langues iraniennes ont été notées à l'aide d'écritures étrangères, d'origine sémitique, donc essentiellement inadéquates à cet usage. Le système du vieux-perse, cunéiforme, dérive probablement du syllabaire accadien ; malgré les perfectionnements qu'il reçut alors, les ambiguïtés qui y subsistent sont si graves qu'elles interdisent toute lecture directe. Les signes à valeur consonantique y indiquent en effet tantôt la consonne seule (*k*), tantôt

le groupe consonne + voyelle (*ka*) ; il est impossible d'y distinguer, notamment à l'initiale, les voyelles brèves des longues. Aussi faut-il constamment recourir aux témoignages extérieurs ou postérieurs pour fixer la lecture, c'est-à-dire considérer l'étymologie du mot et, s'ils existent, ses équivalents en sanskrit, en avestique, en iranien moyen ou moderne, en arménien (qui a beaucoup emprunté à l'iranien), ou encore s'aider des versions élamite et babylonienne qui contiennent des transcriptions. Seule la comparaison du sanskrit *dhâraya-* et de l'avestique *dâraya-* permet de lire en vieux-perse *dâraya-* ce qui est écrit *dary* ; de même *awr* est lu *ahura* sur la base de l'avestique *ahurô-* et du sanskrit *asura-* (l'opposition *s* : *h* est un des traits fondamentaux qui distinguent l'indien de l'iranien). L'alphabet créé pour fixer l'Avesta marque de façon très fidèle la prononciation sassanide, mais non celle de l'époque de composition. Là encore il s'agit d'interpréter le mot avant de pouvoir l'utiliser. Dans l'écriture pahlavie, d'origine araméenne, les voyelles ne sont notées que sporadiquement ; celle qui est utilisée pour le parthe est assez claire, tandis que celle du perse a engendré tant de confusions que la tradition de lecture s'est perdue de bonne heure, transmettant par exemple *Anhômâ* pour le groupe *'vhrmzd* qu'il faut lire *Ohrmazd* – l'*Ahuramazdâ* des Achéménides. A cette imprécision s'ajoute l'emploi de mots araméens notés en caractères pahlavis et jouant le rôle de véritables idéogrammes ; ainsi *MLK'* « roi » doit être traduit en moyen-perse et lu *châh*, comme si, dans un texte, nous prononcions *homme* le latin *uir*. L'écriture sogdienne est, elle aussi, d'origine araméenne, y compris le type dit *ouigour* qui devint sous Gengis Khan, au début du XIII^e^ siècle, l'écriture officielle de l'immense empire mongol. Le khotanais est noté dans un système dérivé de l'écriture *brâhmî* (toujours d'origine sémitique), vraisemblablement par l'intermédiaire de la variante indienne appelée *gupta*. Enfin pour le persan moderne, on recourt à l'alphabet arabe.

Il y a dans ces emprunts répétés comme un aveu de faiblesse, peut-être l'une des raisons profondes de certains des échecs dont l'Iran a été

le théâtre. Mais cette constante obligation d'éclairer les formes l'une par l'autre montre aussi l'importance des dialectes modernes. Dans bien des cas ils détiennent à eux seuls la clé d'une explication et donnent un sens à des faits obscurs à raison de leur isolement. L'ossète *aekh* (exactement *æx* avec une gutturale spirante notée *x*) signifie «partie voûtée de la plante du pied» et rejoint l'avestique *hakha-* (*haxa-*) dont il permet du même coup de préciser le sens. Pour désigner la nuit, tous les dialectes iraniens se servent d'un mot du même type que le persan *chab*. Seul pourtant le vakhî dit *nagd*, même mot que le latin *nox*, le lituanien *naktìs*, l'allemand *Nacht*, etc., qui se trouve ainsi attesté également sur le domaine iranien. Le yagnôbî *yât* signifie «la chair»; le terme est attesté avec le même sens en sogdien déjà et doit être rapproché de l'avestique *yâtem* «part attribuée à quelqu'un». Précieux témoignage d'une divergence de sens qu'offre aussi le latin *caro* «morceau de chair, viande» en regard de l'ombrien (autre dialecte italique) *karu* «partie» et qui témoigne d'une même institution originelle: la «chair» a pris son nom de la «part faite du héros» dans le repas en commun ou après le sacrifice d'une bête. Ce rite tient grande place encore dans l'épopée irlandaise et son antiquité se trouve confirmée par une série remarquable de mots désignant des notions cultuelles, magico- et juridico-religieuses communes à l'indo-iranien d'une part, à l'italique et au celtique de l'autre.

On voit, à travers ces quelques exemples qu'il serait facile de multiplier, les prolongements que peut recevoir un fait d'apparence modeste et, d'une façon plus générale, la nécessité qu'il y a d'interroger les dialectes iraniens modernes avant que ne les élimine la langue commune. On s'y est employé dès le milieu du siècle dernier et si aujourd'hui, malgré d'admirables entreprises, des lacunes importantes subsistent, la raison en est moins dans la rareté des chercheurs que dans la difficulté de la recherche. Une enquête dialectologique n'est jamais aisée; aux difficultés habituelles s'ajoute, pour l'iraniste, celle d'atteindre l'endroit où est parlée la langue qu'il désire étudier et qui est

en général d'autant plus intéressante qu'elle est géographiquement plus isolée. Il faut être un cavalier aguerri pour escalader les hautes vallées du Pamir ; les oasis du Biyâbânak sont enveloppées d'un désert de sable et de sel ; dans l'immense steppe rase du Séistan, l'enquêteur ne trouve guère, pour l'accompagner, qu'un blizard glacé ou, l'été, le « vent des cent vingt jours » qui, soufflant à plus de 200 km à l'heure, soulève des ouragans de poussière et décime les troupeaux ...

Mais la récompense est à la mesure de l'effort. Dans la solitude de ces terres désolées, sous ce ciel implacablement lumineux, des langues survivent, véhicules d'une civilisation millénaire dont elles seules peuvent nous permettre encore d'étudier la marche et de scruter les nébuleuses origines.